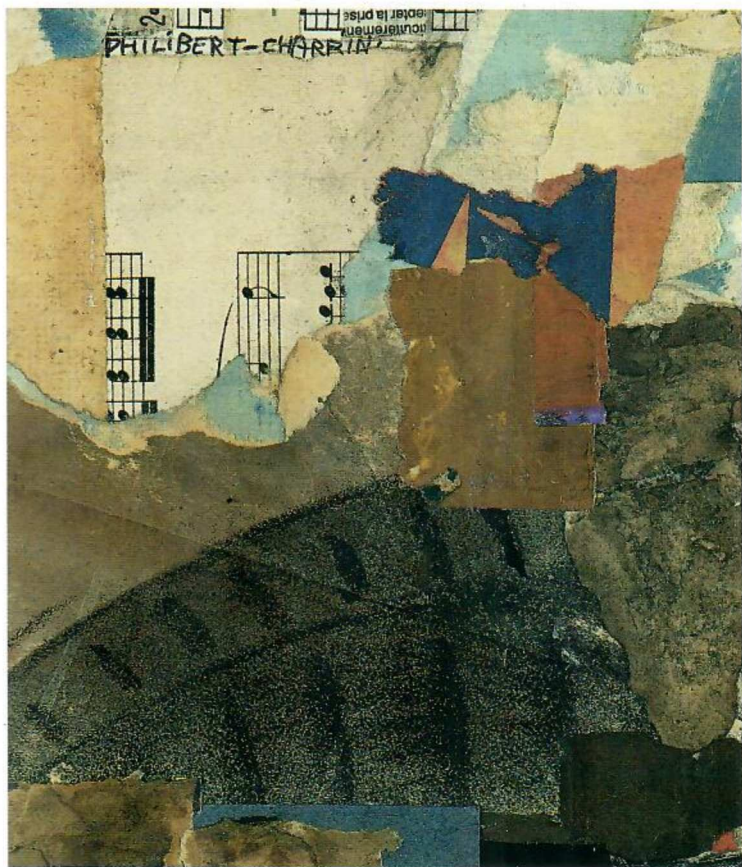


PHILIBERT-CHARRIN
présenté par Gérard Macé
et Éliane Formentelli



Philibert-Charrin, *Sirpe*
peinture-collage

Philibert-Charrin: parisien né en Bresse. Fait ses premiers collages à 15 ans. Expose ses dessins depuis l'âge de 17 ans. Peint à l'huile depuis l'École des Beaux-Arts. Fait sa première exposition de collages à 33 ans. Il a participé à plus de deux cents expositions de groupe ou d'expositions particulières en France et à l'étranger (notamment, en 1964, à l'exposition « Cinquante ans de collages » au Musée de Saint-Étienne et au Palais du Louvre à Paris). Il a aussi participé aux principaux Salons. Un certain nombre de ses œuvres « peintures-collages » ont été acquises par l'État et la Ville de Paris.

Je sais que la vérité est dans les choses et non dans mon esprit qui les juge, et que, moins je mets de moi dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher la vérité.

Jean-Jacques Rousseau

Portrait en pied

La blessure de Van Gogh, les bécicles de Chardin, Rembrandt à tous les âges et le regard un peu perdu de Nicolas Poussin portant une toge noire devant des toiles retournées, sauf une qui laisse entrevoir le règne féminin de la mythologie: quand il lève les yeux vers la glace accrochée au mur, ou sur le battant d'une porte, le peintre aujourd'hui voit apparaître, en même temps que sa propre figure, les effigies des maîtres anciens.

Devant ce miroir magique (la mémoire aux reflets argentés, qui fait de nos parents les plus proches, ou d'une passante à la démarche gauche, autant de modèles qui se mettent à poser pour nous avec l'involontaire et longue patience des morts), Philibert-Charrin se voit plutôt sombre, et presque austère: l'âme inquiète d'un Espagnol, bien qu'il soit né sur les bords de la Saône.

À côté de ses autoportraits, admirables et fidèles, je voudrais en accrocher un autre, qui lui ressemble à sa manière, grâce à l'un de ces mariages qu'aime arranger la tradition: le «portrait-paysage» de ce Rousseau que l'on appela le Douanier, — employé d'octroi qui rêvait du Mexique et de la jungle, et qui pratiqua le métier de peintre sans jamais céder à la désinvolture moderne.

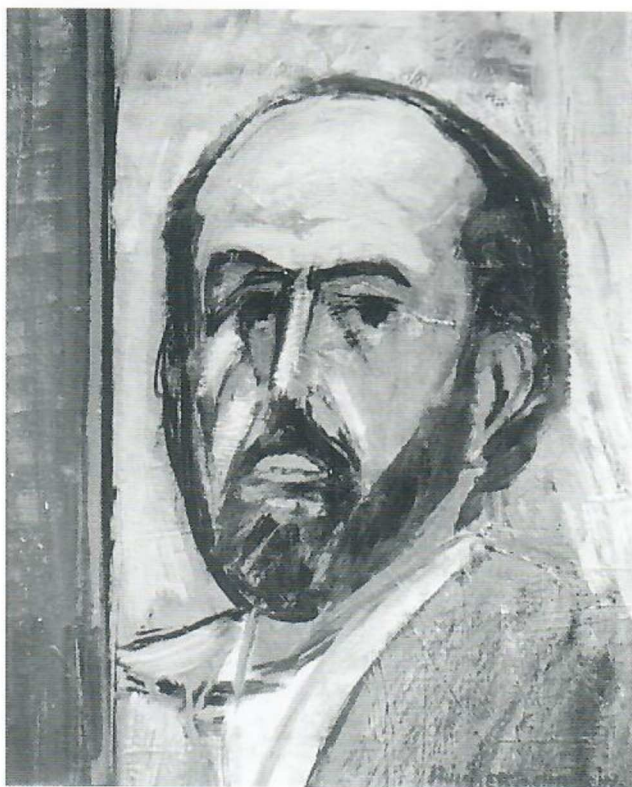
J'aime ce tableau pour lui-même (pour cette grandeur des humbles affirmée sans esprit de revanche, pour les fanions colorés de la taille d'un timbre-poste et le soleil couchant comme un gros confetti, pour la lingerie des nuages et la palette que tient Rousseau comme un cœur sur la main), mais j'aime aussi ce tableau pour sa secrète ressemblance avec Philibert-Charrin: une ressemblance intérieure plus vraie que l'identité des traits.

Le parallèle esthétique n'aurait guère de sens, mais il y a pourtant, chez l'un et l'autre, le même amour du travail bien fait qui vient d'une famille d'artisans, la même passion de l'art qui suppose une parfaite indifférence à l'esbroufe, une même curiosité pour la diversité du monde et les formes nouvelles, un même goût de la perfection qui n'étouffe jamais la sensibilité.

Aussi Philibert-Charrin peut-il faire des collages en retenant la leçon des primitifs italiens, et plus encore des maîtres de l'estampe japonaise, mais sans servilité. Car les matériaux qu'il utilise ne sont jamais des déchets, des rebuts, des *ready-made* (aucune complaisance / pour la laideur et la mort), mais des valeurs et des nuances choisies par un œil toujours aux aguets, — l'œil d'un amoureux et non d'un prédateur.

Quant à l'amour de Philibert, qui met parfois dans ses compositions la touche légère dont seul est capable un homme sans vanité, il me rappelle le mot de Saba inspiré par Svevo: «J'ai toujours pensé que l'humour est la forme suprême de la bonté».

Gérard Macé



Philibert-Charrin, *Autoportrait*, 1980
huile sur toile

Au Salon des Indépendants de 1886, Gauguin, devant le tableau du Douanier Rousseau *Moi-même, portrait-paysage*, dit: «Ça, c'est de la peinture; il n'y a que ça, ici, que l'on puisse regarder».

J'aime beaucoup cette anecdote que raconte Philibert-Charrin: dans le métro, il voit une dame ouvrir ces magazines où l'on trouvait des «patrons»: le rose d'un patron — un si beau rose! — retrouve grâce à cette passante qu'il suit pour, négligeant l'inspiration couturière, inventer plus tard un «Cochon de patron».

Plus que cela: l'amour artisanal de la découpe, couture ou collage, la révélation humble et passagère d'une couleur, comme aussi le violet de ce cageot où nichaient les pêches de vigne automnales, les bouts de journaux — ou les papiers peints qu'il emprunte (peut-être?) aux ateliers de Braque, avec l'amour du noir; à celui de Schwitters (moins la violence et moins la haine), et qui sont peut-être aussi, avec le souvenir maternel d'une machine à coudre Singer, quelque chose comme l'obole des jours.

«Je ne pense que peinture», dit-il. Et il cite fièrement le mot de Degas à Lautrec, lors de sa première exposition: «Vous êtes du bâtiment».

Pourquoi colle-t-il alors? Il ne sait pas. Il aime les papiers peints, les gouaches, les dessins qu'il continue toujours de tracer; mais avec l'amour du collectionneur, il aime et élimine. Il découpe et surtout, il ajuste. Il ne rajoute rien sur et pour ses «peintures-collages» dont il veut faire un syntagme figé, comme diraient certains.

Il aime le travail bien fait, et sans doute, maîtrisé — comme ceux du bâtiment.

Pourtant, il renie le prétexte, le sujet: l'oiseau, oui, mais il est de dos et penche sa diagonale pour diviser l'espace et créer des volumes; les deux femmes deviendront «conte Kurde» si le spectateur le veut bien, mais la seconde n'est venue que pour équilibrer la première, comme la queue en éventail de l'oiseau pour libérer un éventail de couleurs.

Ni hasard objectif, ni hasard dirigé, mais un œil, un esprit toujours disponibles. Surtout ne pas vouloir. Être prêt. Être prompt.

La peinture, c'est le mur, dit-il. Elle n'aurait jamais dû choir sur un chevalet.

Éliane Formentelli



Philibert-Charrin, *Myl*
peinture-collage, 12,5 x 20 cm.